

**Zeitschrift:** Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse  
**Herausgeber:** Société Forestière Suisse  
**Band:** 96 (1945)  
**Heft:** 3-4

**Artikel:** À propos du triptyque forestier  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-785376>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



Phot. H. Knuchel, Zurich.

## FORÊT DE L'ÉCOLE FORESTIÈRE DE ZÜRICH.

Groupe de vieux foyards, dans la division 6 (in der kleinen Läufe).



# JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ FORESTIÈRE SUISSE

96<sup>me</sup> ANNÉE

MARS/AVRIL 1945

N° 3/4

## A propos du triptyque forestier

Feu D<sup>r</sup> H. Biolley a publié au « Journal forestier suisse », sous un titre analogue, un article dédié au professeur Schädelin. Dans une forme très condensée, ce court travail me paraît être un des plus importants de ceux que nous devons à la plume si claire de notre maître en sylviculture neuchâteloise. Et les événements actuels lui redonnent une actualité très particulière<sup>1</sup>.

Si je me permets de reprendre ce titre, ce n'est pas pour me placer à la lumière qu'il projette. C'est parce que ce terme éminemment évocateur — et tout ce qu'il représente — me préoccupe de plus en plus, à mesure que les années de surexploitation passent et s'ajoutent les unes aux autres. Elles passent sur nos forêts en y enlevant progressivement une part de leur substance vitale. Elles passent sur nous, sur nos principes, sur notre raison d'être, en nous obligeant à les fouler aux pieds!

On n'arrivera pas, de longtemps, à tout dire sur les surexploitations et sur leurs conséquences. La dure expérience que nous vivons est *un* aspect. Seules les prochaines décennies — au cours desquelles les conséquences se feront sentir peu à peu — permettront à nos successeurs de se rendre compte de l'ampleur du problème. Mais en attendant, nous avons le devoir de l'examiner sous toutes ses faces connues. Celle du triptyque forestier est la plus représentative, la plus complète. Elle seule nous permet de toucher le fond du problème. C'est de là que nous devons partir. (Les phrases entre guillemets qui suivent immédiatement sont des citations de l'article sus-indiqué. Mieux vaudra pour le lecteur qu'il relise l'article lui-même!)

Le triptyque forestier, c'est le « triple plan sur lequel se groupent les éléments mêmes de la production : *le sol — l'atmosphère — le peuplement* ». Le professeur Schädelin l'a exprimé semblablement dans sa conférence au cycle de mai 1928 : « Stand

<sup>1</sup> H. By. « *Sylviculture suisse. — Le triptyque forestier*. J. F. S. 1928, page 221.



und Ziele des Waldbaues in der Schweiz » : « ... die entscheidende Bedeutung des *Sonderklimas* des Waldes. ... Dabei wiederhole ich, daß der Begriff des Waldklimas eben alle Faktoren der Produktion umschließt ... » Ainsi se trouve bien définie l'ambiance spécifiquement forestière résultant des influences et des activités qui se manifestent dans le sol et dans l'atmosphère occupés, reliés organiquement et animés par la végétation forestière; ces activités se combinent à l'infini en surface, en profondeur et en élévation par l'intermédiaire du peuplement. L'art du sylviculteur consiste dans la justesse de ces combinaisons sur trois plans, dans leur équilibre réciproque. « ... Trop souvent, on oublie que le peuplement est seulement une des trois composantes de l'effet cultural; on n'envisage pas le retentissement que les opérations qu'on y fait ont sur l'état du sol et sur son activité, sur l'état de l'atmosphère et sur son utilisation, en un mot sur l'ambiance interne du peuplement et sur l'énergie de ses réactions. » « Sol, arbre, atmosphère sont des accumulateurs dont les fonctions peuvent s'ajouter si le traitement est rationnel sur les trois plans; elles ne s'ajoutent pas automatiquement; ainsi le savoir-faire du sylviculteur peut-il devenir, par le seul fait de la coordination sur les trois plans, un des éléments capitaux de la productivité forestière. »

Voilà bien, me semble-t-il, le seul point de vue solide, définitif, sur lequel on puisse se placer, et duquel il soit possible d'avoir une vision complète du problème si grave et si complexe des surexploitations. Nous ne pouvons pour le moment « jouir » que d'une vision très incomplète, parce que nous ne voyons que les surexploitations en cours. Nous n'en sommes pas encore au bout! La vision sera complétée plus tard lors de l'examen des conséquences, au fur et à mesure qu'elles apparaîtront. Mais notre vision, toute fragmentaire qu'elle soit encore, n'est juste que si nous tenons sur cette base immuable du triptyque forestier.

Cela représente pratiquement pour nous un certain nombre de faits dont nous devons bien nous rendre compte.

La légende de nos forêts aux ressources inépuisables court encore les rues et les salles de rédaction de certains journaux. Elle a la vie dure, comme toutes les bêtes malfaisantes! Combien de fois n'entend-on ou ne lit-on pas des remarques comme celle-ci : « Quand on voit la masse de bois qu'il y a encore dans nos forêts ... » M. de la Palice aurait pu dire que la forêt n'existe que là

où il y a beaucoup d'arbres. Sous sa forme naïve, c'est une profonde vérité. Nous devons faire comprendre que la forêt n'est possible que dans l'équilibre de ses trois plans. Lorsque le nombre d'arbres descend au-dessous d'une certaine limite, ce n'est plus de la forêt qui reste, mais seulement des arbres. Les deux autres composantes, sol et atmosphère, sont amoindries, partiellement inutilisables et inutilisées. Et quel temps faudra-t-il pour les rendre utilisables et ramener l'équilibre?

La légende des travaux forestiers accessibles à tous est comme l'hydre aux têtes repoussant à mesure qu'on les coupe. Quand notre peuple comprendra-t-il donc qu'il faut, en forêt aussi bien que dans nos usines, des ouvriers spécialisés? Que toute coupe mal faite détruit en quelques instants ce qui a mis des décennies à se constituer? Qu'il est impossible de faire appel sans autre aux chômeurs de l'industrie, aux compagnies de travailleurs, aux internés, pour suppléer aux ouvriers forestiers trop rares? Que toute destruction du capital forestier ne se récupère que très lentement?

Les arguments simplistes ont toujours frappé les foules. Surexploitation? On n'a qu'à économiser, après, une quantité égale, et tout rentrera dans l'ordre! Cinq fois 10,000 m<sup>3</sup> coupés en trop? Cela fait 10 fois 5000 m<sup>3</sup> à laisser debout, par tranche annuelle, lorsque le charbon reviendra. Et en dix ans, tout rentre dans l'ordre! De nouveau, là, ce n'est pas seulement une question de cube (pas plus que de nombre d'arbres), le peuplement n'étant qu'une partie des trois volets du triptyque.

Nous devons donc chercher à instruire nos concitoyens par tous les moyens disponibles. Nous devons arriver à faire comprendre au peuple que si les surexploitations s'ajoutent, en progression arithmétique, les conséquences néfastes se multiplient. La progression arithmétique devient ici progression géométrique, avec toutes les suites que cela comporte.

Les luttes de nos vieux communiens, qui, dès les débuts des temps modernes, ont œuvré génération après génération pour doter nos communes des forêts actuelles; les efforts de nos devanciers dans la sylviculture moderne, qui ont cherché avec une inlassable persévérance à améliorer nos boisés, toute cette somme immense de peines, de travail désintéressé, pour la communauté, mérite mieux que le triste aboutissement que nous vivons à notre corps défendant. Mais si pour beaucoup d'entre nous c'est un aboutisse-

ment, ce sera un recommencement pour nos successeurs. La reprise d'un flambeau à l'éclat diminué, qu'il faudra revivifier pour les générations à venir.

J. P. C.

## La formation professionnelle du scieur

par *Fritz Haering, jur.*

Version française de *Jacques Barbey*, insp. des forêts

(Conférence donnée à l'Assemblée générale de la Soc. vaud. de sylviculture le 17 février 1945 à Lausanne)

Notre pays étant autrefois couvert de forêts, le bois fut de tout temps pour nos ancêtres le matériau le plus employé; parce qu'il est facile à travailler et très résistant aux efforts, tout en étant léger.

C'est au Moyen âge qu'apparaissent les premières installations de débitage mécanique du bois. On mentionne au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, les premières scieries hydrauliques; on peut admettre qu'elles apparurent aussi en Suisse à cette époque.

Mais jusqu'à la fin du XIX<sup>me</sup> siècle — disons il y a 60 ans — on ne débitait dans ces scieries que de la planche. Les bois de charpente continuaient à s'équarrir à la hache, en forêt, à la mode des vieux charpentiers. Méthode de débitage qui survécut à notre siècle pour la préparation de traverses de chemins de fer et qui ne disparut que lorsqu'on sut tirer parti des tombants de hêtre et de chêne.

Le développement industriel général du pays a placé, depuis cent ans, les scieurs en face de problèmes tout nouveaux.

L'énorme demande de bois de construction et l'élévation constante des salaires ont de plus en plus poussé à économiser la matière et à la débiter le plus rapidement possible. L'équarrissage à la hache fut ainsi remplacé par le sciage des poutraisons. La seule production de planches en plots, débités tout venant, ne satisfait plus aux besoins des entreprises manufacturant le bois. L'apparition de raboteuses à quatre faces développa la production des avivés parallèles; les caisseries réclamèrent enfin des planches de largeurs fixes.

Pour répondre à ces exigences, le scieur dut modifier et moderniser son équipement et ses méthodes de travail. La scie alternative, à lames multiples et à gros débit, supplanta l'alternative à lame unique; la scie circulaire simple fit place à des circulaires